

# Le difficile est le chemin...

Je n'aime pas les bons élèves... Je reconnais que cette première phrase est un peu provocatrice... Quoi que... Mais qu'est-ce qu'un bon élève ?

Dans l'acception générale du terme, le bon élève est gentil, poli, bien habillé et à l'écoute. Il est toujours à l'heure, voire en avance au cours. En général, il s'installe au premier ou au second rang dans la salle de classe ; il a de très bonnes notes et ne pose guère de problème à l'enseignant. Il obtient sur son bulletin, a minima, les encouragements, si ce n'est les félicitations parfois même les éloges.

Mais les enfants polis, gentils, bien habillés et à l'écoute ne font pas avancer le « *schmilblick* » ; ils n'aident pas à résoudre le(s) problème(s)... Ils ne font pas progresser... Certes leurs professeurs sont souvent très satisfaits de cette situation de confort... Cependant quand on n'avance pas, on stagne, voire, on recule. Ce n'est pas satisfaisant.

C'est pourquoi, je me suis permis d'introduire en écrivant : « *Je n'aime pas les bons élèves* ». Je dois quand même reconnaître qu'il m'est arrivé d'apprécier un élève ou un étudiant brillant avec qui on pouvait échanger, voire confronter des opinions pour résoudre un problème et, ainsi, enrichir nos savoirs. Ce n'est pourtant pas sur ce type de situation que je ferai porter la suite de mon propos.

Dans son remarquable ouvrage intitulé « *Lettre à un jeune professeur* », Philippe Meirieu écrit notamment : « *Depuis qu'Itard, au XVIII<sup>ème</sup> siècle, a tenté d'instruire Victor de l'Aveyron, ce sont le plus souvent, les éducateurs des « anormaux » qui ont fait progresser la pédagogie, et cela au bénéfice de tous les autres.* »

En effet, parmi ces éducateurs, Johann Heinrich Pestalozzi, Maria Montessori, Janusz Korczak, Anton Makarenko ou Célestin Freinet ont tous montré, à leur façon, comment les difficultés rencontrées permettaient de trouver des solutions utiles dans le domaine pédagogique.

## Leurs réalisations ont été fondamentales pour l'éducation

Le suisse Johann Heinrich Pestalozzi, influencé par les idées de Jean-Jacques Rousseau, a voué sa vie à l'éducation des enfants pauvres. Au sein d'un orphelinat, il va chercher à éduquer et former tous les enfants qui sont en sa présence, même si ces derniers refusent au départ cette éducation.

L'italienne Maria Montessori se sert des méthodes éducatives pour enfants déficients de Jean Itard et Édouard Séguin, précurseurs d'une nouvelle approche de la maladie mentale, et travaille avec des enfants déficients auxquels elle apprend notamment à lire et à écrire.

Le polonais Janusz Korczak, dans un refuge pour enfants errants victimes de la guerre, fort agités et bagarreurs, ramène l'ordre dans l'établissement, en instaurant les règles de fonctionnement de l'autogestion pédagogique.

Le soviétique Anton Makarenko, à la suite de son intervention dans une colonie pénitentiaire pour jeunes délinquants, s'aperçoit que les approches éducatives et pédagogiques généralement admises à l'époque sont pratiquement inefficaces. Il propose alors une théorie de la création et du renforcement du collectif éducatif qui a pour fondement un profond humanisme.

Quant au français Célestin Freinet, il entame son travail de pédagogue d'une façon particulière : mutilé de guerre, il adapte son enseignement pour tenir compte de son propre état de santé.

On voit bien avec ces exemples que, conformément à l'avis du professeur Meirieu, ce sont les difficultés qui permettent de chercher et de trouver des solutions à l'acte pédagogique, y compris pour Célestin Freinet qui, à l'école de Vence, accueille une majorité de fils d'ouvriers parisiens, de cas sociaux venant de l'assistance sociale, des fils d'instituteurs pour la plupart venus pour raisons de santé, et aussi des élèves juifs allemands, qui fuient le nazisme.

## Ma relative petite expérience

De mon côté, j'ai enseigné pendant un bon nombre d'années en lycée professionnel avant d'être appelé à l'Université pour y encadrer des étudiants en sciences et techniques des activités physiques et sportives. J'ai beaucoup aimé les deux fonctions et je suis certain que mon expérience primitive en lycée professionnel a, non seulement été très riche, mais elle m'a surtout permis de mieux aborder la fonction suivante et la disparité régnante parmi les étudiants de l'Université.

J'ai toujours fait le pari de l'éducabilité pour tous. J'ai coutume de répéter que, si j'ai rencontré des élèves puis des étudiant(e)s divers et varié(e)s, je n'ai jamais eu de mauvais élèves ou plutôt je n'ai jamais considéré qu'un élève ou un étudiant(e) pouvait être mauvais(e). Notre devoir de pédagogue consiste à transmettre à tous.

Ayant revu, récemment, un étudiant qui avait fréquenté mes cours à l'Université de 2006 à 2008, il me confiait dans la conversation : « *Vous étiez un professeur très exigeant avec ses étudiants et avec lui-même ; vous vous imposiez une certaine rigueur à nous expliquer les choses que nous étions quasi obligés de comprendre, à moins vraiment de faire preuve de mauvaise volonté.* »

Je dois reconnaître que je n'avais pas toujours conscience de cette terrible exigence mais je suis sûr que je la considérais comme mon devoir. Comprendre et faire comprendre, transmettre et accompagner dans le fait de grandir, c'est notre devoir de pédagogue. En ce sens, je rejoignais alors le professeur Meirieu qui, dans son article pour la revue « *Recherches en éducation* », intitulé « *Pourquoi il faut rompre avec l'idéologie du bien-être en éducation* », écrivait notamment :

**« Car, pour grandir, il faut en rabattre : les choses et les êtres ne se plient que rarement aux caprices et aux désirs de celui qui vient au monde ; et l'entrée dans ce monde est, toujours et inévitablement, apprentissage de la frustration. »**

## Combattre la facilité

Je me sens, et me suis toujours senti, en grande opposition avec ces personnes qui conseillent la solution de facilité, qui ne parlent que de bienveillance et pensent, aujourd'hui, que pour répondre à un sujet, il suffit de poser une question à ChatGPT et d'en faire un copier/coller de la réponse. J'ai lu qu'en matière d'intelligence artificielle, un plan de formation des enseignants mais aussi des élèves va être déployé à partir de la rentrée de septembre 2025. C'est heureux mais j'ai envie de dire : il est temps, plus que temps. En espérant, toutefois, qu'il n'est pas trop tard.

L'expression « *intelligence artificielle* », souvent abrégée par le sigle « I.A. » a été introduite en 1956 par John McCarthy et j'ai, personnellement, commencé à en entendre parler, au sein de l'éducation nationale, dans les années 1980 !!! Le mirage actuel, qui laisse entendre qu'on pourrait produire un logiciel permettant d'apprendre de manière individuelle est en effet catastrophique !!! Il relève, lui aussi, de la solution de facilité évoquée ci-avant. D'autre part, même quand elle est générative, l'I.A. ne génère que de l'existant à partir de ce qui figure déjà dans sa base de départ... C'est donc la négation de la créativité, de la nouveauté, de l'invention !!! Mais ce n'est pas pour cette raison qu'il y a mirage...

## Travailler, ce n'est pas un gros mot

Le travail le plus important, pour l'enseignant, se situe en dehors du cours, quand il prépare les moyens qui vont lui permettre de faire accéder les apprenants, par eux-mêmes, à la connaissance. Pendant le cours, l'enseignant observe, il est à l'écoute, il régule, il modifie, il répond, il guide. Tout apprentissage, en classe ou ailleurs, ne peut être que l'apanage de celui qui veut apprendre... Dans un autre contexte, interviewé par un journaliste, l'entraîneur de football professionnel, Pierre Sage, répond : « *Nous ne sommes pas très importants pendant l'entraînement. Nous sommes importants dans les décisions que nous prenons avant l'entraînement* ». Il en est de même pour toute personne en position de formateur ou d'enseignant : on ne peut pas apprendre pour eux mais il est de notre responsabilité de préparer soigneusement, qualitativement, précisément, les éléments qui vont permettre l'apprentissage, quel qu'il soit, à l'école ou ailleurs...

Enseignant et formateur pendant plus de 45 ans, j'ai toujours été scandalisé d'entendre des réflexions du genre : « *16 heures de cours par semaine, ça laisse beaucoup de temps libre au professeur agrégé !!!* ». Je répondais d'ailleurs de manière tout aussi provocante : « *Surtout que pendant les 16 heures de cours, il se repose car ce sont les élèves ou les étudiants qui travaillent !!!* ».

Effectivement, ils travaillent d'autant mieux que leur responsable a bien préparé son intervention. Cette préparation ne peut pas être élaborée à la va-vite, sans réflexion, sans recherche. Et dans la suite de l'intervention, il convient alors de passer à nouveau du temps à réfléchir à ce qui a fonctionné, ce qui n'a pas été satisfaisant et surtout ce que l'on pourrait envisager de faire mieux la prochaine fois. Il est là le temps important de travail...

### Leur laisser la chance d'apprendre

La difficulté pendant la séance consiste à ne pas donner les réponses. Beaucoup sont contents de répondre vite et favorablement à une question. Ils comblent alors leur satisfaction personnelle et le désir de savoir de l'apprenant. Ils ne suscitent pas son désir d'apprendre. Le travail du formateur comme de l'enseignant consiste à poser adroitement le problème, pas à donner les réponses. Si un apprenant pose une question, il est bon de le guider, de le mettre sur le bon chemin, pas de lui donner une réponse toute faite, toute cuite. L'objectif est de parvenir à ce qu'il trouve lui-même la réponse. C'est ainsi que l'on suscite le désir d'apprendre. En effet, plus on trouve de solutions à ses problèmes en cherchant, plus on a envie de chercher. La bonne méthode est là...

Le plus fort, le meilleur, c'est celui qui est capable de dire : « *Je ne sais pas, mais on va chercher...* ». Seul celui qui sait beaucoup est capable de répondre « *Je ne sais pas, mais on va chercher...* ». Ainsi, il finit par trouver et il enrichit sa connaissance et sait de plus en plus... Méfions-nous de ceux qui ont réponse à tout, ce sont ceux qui savent peu...

### La chance d'apprendre ensemble

Au cours de l'intervention, l'enseignant, l'intervenant sera en permanence à l'affût, en éveil, en observation des réactions, des attitudes, voire des résistances de son public. C'est d'ailleurs ce qu'aucune machine, aussi sophistiquée soit-elle, ne peut faire à l'heure actuelle. Lorsque l'intervenant observe précisément son public, il voit et peut poser des questions : « *Et toi, qu'en penses-tu ? Et toi, qu'as-tu compris ? Et toi, es-tu d'accord ?* » Il le fera, non pour mettre en difficulté l'interrogé mais pour faire participer et faire bénéficier tout le monde de ces interrogations, ces questions, ces observations. Il fera vivre ainsi le sujet et permettre d'apprendre ensemble, là où le mot « *ensemble* » est tout aussi important que le mot apprendre.

En ce sens, l'élève ou l'étudiant(e) intéressant, c'est celui qui a peut-être des difficultés, qui pose des questions et pose question dans sa compréhension, celui pour lequel il faut chercher différentes voies, différents moyens, différents arguments pédagogiques pour qu'il puisse accéder au savoir que l'on veut lui transmettre. Celui-là représente donc une richesse sans commune mesure pour celui dont le but est de faire accéder quiconque à la compréhension. Plus il rencontrera de tracas, de complications, d'embarras, plus il aura la chance de pouvoir chercher des solutions et plus il progressera dans son propre savoir pédagogique, dans ses propres méthodes.

De plus, en guidant celui qui cherche avec lui, il donne ou redonne confiance à l'apprenant dans ce qu'il fait. On apprend donc ensemble, on s'enrichit ensemble à condition de présenter le courage d'affronter ensemble les chemins même les plus difficiles. En ce sens, l'hétérogénéité des classes ou des groupes n'est pas un frein, c'est même un accélérateur de transmission de savoirs. Quelle richesse lorsqu'un membre du groupe pose une question et qu'on peut lui répondre, « *Demande à Paul* », Paul étant un autre membre du groupe qui sait et va ainsi, non seulement enrichir son collègue mais s'enrichir lui-même car il va renforcer sa compréhension du sujet en réexpliquant ce qu'il avait lui compris. Aucune machine, aussi sophistiquée soit-elle ne peut aujourd'hui réaliser ces actions enrichissantes pour tous.

J'ai toujours craint le danger pour les enfants, élèves ou étudiants, d'être dans une bonne école, une bonne classe, avec un contexte surprotégé dans lequel on se leurre et on leurre les apprenants sur les réalités de la vie, sur les réalités de leur avenir. Lorsque de tels cas se présentent, au moment de quitter le milieu surprotégé et de se confronter aux réalités de la vie, aux vérités du travail, aux évidences de l'existence, nombreux sont ceux qui sont démunis et qui sombrent car ils n'ont ni la force, ni la carapace suffisante pour faire face.

Malheureusement, en comblant leur désir de savoir, on a tué leur désir d'apprendre. La vie n'est faite que de nécessités d'apprendre en permanence de nouvelles choses pour réussir à faire face. On ne sait jamais ce à quoi on va devoir faire face et il est donc impératif d'être capable de la remise en cause permanente. Rien n'est jamais connu totalement et rien n'est réellement toujours prévisible. Les différentes expériences auxquelles on devra faire face peuvent toutefois nourrir la faculté de faire face à d'autres expériences nouvelles et forcément inconnues.

## Un métier de conception

La pédagogie du philosophe américain John Dewey (1859-1952) met l'apprenant et ses activités au centre de toutes les préoccupations. Il propose de repenser ce que nous entendons par « *expérience* » et de ne plus séparer expérience de vie et expérience d'apprentissage. La pensée pédagogique de Dewey met en relation la sphère théorique avec la dimension pratique. Toute expérience vécue dans un domaine particulier a pour fonction d'enrichir le reste des expériences possibles.

Ainsi on peut rejoindre l'avis d'Albert Einstein : « *La théorie, c'est quand on sait tout et que rien ne fonctionne. La pratique, c'est quand tout fonctionne et que personne ne sait pourquoi* ». Sur ce principe, on sait que dans un autre contexte, dans un autre événement, dans un autre cas, cela ne fonctionnera peut-être pas exactement de la même façon mais que l'expérience précédente nous aidera à résoudre le problème suivant. Il s'agit donc, pour l'enseignant, pour le formateur, de poser le problème.

Nous sommes donc en présence d'un métier de concepteur et non d'un métier d'exécutant, et, qui plus est, de concepteur qui se renouvelle en permanence, d'où la richesse de la fonction, l'intérêt de la fonction, le plaisir de la fonction. Mon propos précédent au sujet de l'intelligence artificielle a pu faire croire que j'y étais opposé. Pas du tout, bien au contraire. C'est aussi la raison pour laquelle j'espère, qu'au sein de l'Éducation Nationale, les projets de formation à l'I.A. vont très vite être mis en œuvre et dans le bon sens.

Bien sûr que le concepteur doit utiliser l'intelligence artificielle. ChatGPT contient un nombre de données qu'aucun cerveau humain n'est capable de contenir. Il s'agit donc d'une base de données considérable et qui s'enrichit chaque jour. Il y a donc lieu de s'en servir, mais de s'en servir à titre de ressources, pas à titre de réponses toutes faites à toutes les questions que l'on peut se poser. Il convient d'ailleurs de vérifier, avec soin et exigence, les réponses que donnera la base de données, fût-elle générative.

Dans la préparation de son intervention, le concepteur se servira de ces données après les avoir vérifiées mais il concevra une stratégie et celle-ci ne peut être que personnelle car chaque intervenant est différent et chaque public est différent. Il conviendra d'ailleurs pour le concepteur, acteur de théâtre au moment de son intervention, de prévoir plusieurs scénarios. Quoi qu'il arrive des modifications seront nécessaires en fonction des réactions, imprévisibles, du public ciblé.

La fonction reste donc bien une fonction de concepteur mais surtout de concepteur humain, l'intelligence artificielle étant, en tout cas à ce jour, et vraisemblablement pour longtemps si ce n'est pour toujours, totalement incapable de réaliser ce travail de conception puis de réalisation toujours différent, toujours modifiable, toujours adaptable.

Je dois reconnaître que l'on m'a parfois reproché de ne pas prendre la route la plus courte, de ne pas accepter la solution de facilité, le copier/coller... Je confesse cette méthode mais je reste persuadé que la solution de facilité est rarement la bonne et sans doute jamais la meilleure. Je confesse que mes propositions sont parfois plus difficiles que d'autres mais difficile ne veut pas automatiquement dire pénible. La satisfaction est d'ailleurs beaucoup plus grande lorsque l'on arrive à la solution d'un problème difficile que lorsque le résultat est obtenu très rapidement et sans effort.

C'est d'ailleurs un des problèmes de notre école aujourd'hui. Des enseignants se plaignent de l'hétérogénéité dans leur classe et s'aperçoivent qu'ils ne peuvent plus enseigner car pendant qu'ils devraient s'occuper de ceux qui n'ont pas compris, ils doivent surveiller les perturbateurs qui ont tout compris depuis longtemps et s'impatientent en attendant la suite. Or, comme on l'a montré ci-avant, il faut se servir de cette richesse hétérogène pour apprendre ensemble. Il faut se servir de ceux qui comprennent vite pour leur donner la chance d'exercer un rôle de tuteur auprès de ceux qui ont moins de facilités. Ce faisant, on va non seulement contenter tout le monde mais on va surtout enrichir tout le groupe, y compris souvent l'enseignant ou le formateur lui-même. Le « Learning Analytic » peut combler le désir de savoir, il ne comblera pas le désir d'apprendre.

Dans une formule soucieuse, le philosophe allemand Theodor W. Adorno s'exprimait : « *Nous devons croire que l'éducation peut encore quelque chose* ». Il faut le croire à condition de bien s'y prendre et de partir du point de vue du philosophe danois Søren Kierkegaard : « *Ce n'est pas le chemin qui est difficile, c'est le difficile qui est le chemin.* »